LA MERE COQUETTE, OU LES AMANS BROUILLÉS,

COMÉDIE

En cinq actes et en vers,

Du célébre PHILIPPE QUINAULT.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée, avec le changement du caractére du Marquis de cette Comédie.

Prix, 30 sols.



A PARIS.

Chez P. FR. GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

M DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS.

L'ON a fait imprimer cette Piéce, avec le papier, dans le format, & les mêmes caractéres de l'Édition de Quinault de 1739, qui est la derniere, afin que l'on puisse faire relier la Mere Coquette nouvelle à la suite de l'ancienne.

AVERTISSEMENT

Sur les changemens faits à cette nouvelle Édition, par M. Collé, Lecteur de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

La Mere Coquette, *ou* les Amans Brouillés, *Comédie en cinq Actes & en vers, du célébre M. Quinault, est la seule de ses Comédies qui soit restée au Théâtre.*

Les connoisseurs l'ont toujours regardée comme un chef-d'œuvre, & l'ont placée immédiatement après ceux de notre premier Génie comique, après ceux du sublime Moliere.

La Comédie *n'étoit point, comme l'on sçait,* le genre *du tendre Quinault;* mais comme il *étoit* le Poëte du sentiment, (*si j'ose m'exprimer ainsi,*) *l'on ne doit pas être surpris qu'il ait porté presqu'au plus haut degré de perfection sa Comédie de la Mere Coquette, dont le fonds du sujet le mettoit à même de faire la pein-*

ture de l'amour le plus tendre, le plus passionné & le plus délicat.

Cette Piéce fut donnée, pour la premiére fois, en Octobre 1665 : cent ans, & plus, n'en ont point affoibli la force & les graces. Il y régne tant de vérité & de naturel ; tant de sentiment, & une pureté de stile si grande, que l'on imagineroit (à peu de chose près) *que sa premiére représentation est de 1765 ; & que, par une légere méprise, je ne me trompe, sur sa date, que de cent années seulement.*

Le seul défaut de la Mere Coquette, est le personnage du Marquis (a). *Il me*

(*a*) L'on peut présumer, cependant, que ce personnage du Marquis étoit une copie de quelques Marquis ridicules ; de quelques originaux du tems où vivoit M. Quinault ; mais en ce cas là même, ç'en seroit toujours une copie informe, peu exacte, trop chargée ; une trop forte caricature. Boileau a dit, dans ce même tems :

» Toutes fois, à la Cour *les Turlupins* resterent ». Et il faut avouer encore, que les Marquis des Comédies de Moliere tiennent un peu de cette charge ; quoiqu'à d'autres égards, il ait bien rendu la nature, dans ces mêmes caractéres.

Mais, dans celui du Marquis de la Mere Coquette de Quinault, l'on ose dire, que l'on n'y apperçoit pas le moindre fonds de vérité,

ſemble qu'il n'y a qu'une voix, là-deſſus. Le ſentiment général a toujours été que ce caractère, *qui n'a aucune vérité, qui eſt même hors de toute vraiſemblance, & dont le comique, enfin, eſt un comique forcé, déparoit un peu* ce chef d'œuvre de naturel. *Ce caractère n'eſt point du ton de couleur du reſte de cet excellent tableau.*

J'avois été, plus d'une fois, tenté d'eſſayer de changer entiérement ce caractère, & de tâcher de le remettre dans la vérité de nos mœurs actuelles. Mais une juſte crainte m'avoit toujours retenu; &, aujourd'hui, que j'ai cédé à cette tentation, ma crainte eſt beaucoup augmentée. J'ai peur d'être accuſé d'une témérité préſomptueuſe; & qu'on ne me croye un amour-propre aveugle, d'avoir oſé placer une de mes figures, à côté de celles d'un Corrége.

---

relativement à la connoiſſance du cœur humain, en général; &, mille fois moins, (comme l'on le croit bien) relativement à nos mœurs d'aujourd'hui. Et ce ſont là les motifs qui m'ont inſpiré, en partie, la hardieſſe de refondre entierement ce caractére du Marquis. Dans cent ans d'ici quelqu'un pourra refondre encore ce même caractére, & lui donnera les nouveaux ridicules qui auront ſuccédé aux nôtres.

Peut-être aura-t-on quelqu'indulgence pour la foiblesse de mon pinceau, & me passera-t-on mon audace, quand j'en découvrirai le motif le plus secret; quand j'avouerai que c'est, dans la vue de plaire à un très-grand Prince, chéri de tout le monde, & qui mérite de l'être : Que c'est, dis-je, dans l'intention de lui faire ma cour, que j'ai hazardé de me mettre à ce travail épineux & ingrat. Je ne dirai point qu'il m'en avoit donné l'ordre ; je mentirois. Mais je dirai que j'avois deviné le desir qu'il avoit de me le voir entreprendre. J'ai prévenu son desir à cet égard. C'est déjà une premiere satisfaction que j'ai goûtée, je voudrois bien pouvoir me flatter d'en goûter une seconde ; & que le Public m'honorât d'une espéce d'approbation. Je me rends justice ; & je sens bien que, dans ce cas là, je ne pourrois me dispenser de m'appliquer le proverbe : » Il est plus heureux, » que sage ».

Il me reste à dire, qu'indépendamment du caractère du Marquis, j'ai fait encore quelques légers changemens à cette Comédie. J'ai rajeuni quelques expressions, retranché quelques vers, ajoûté ou refait quelques autres. Mais il n'étoit peut-être pas besoin d'en avertir, l'on ne s'en ap-

percevra, sans doute, que trop. Il eût été à desirer, & j'ai desiré plus d'une fois moi-même, qu'une meilleure main que la mienne, se fût chargée de cet Ouvrage, & que ce beau monument de nôtre Théâtre eût été réparé par quelqu'un, qui eût plus de talens, que je n'en ai.



ACTEURS.

ISMÉNE, *Mere d'Isabelle.*

ISABELLE, *Amoureuse d'Acante.*

ACANTE, *Amoureux d'Isabelle.*

CRÉMANTE, *pere d'Acante.*

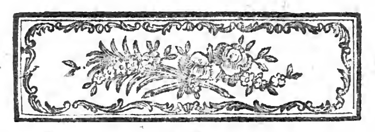
LE MARQUIS, *neveu de Crémante.*

LAURETTE, *suivante d'Ismene.*

CHAMPAGNE, *Valet-de-Chambre d'Acante.*

L'ŒUILLET, *Coureur du Marquis.*

La Scène est à Paris, dans le Sallon d'Ismene.



LA MERE COQUETTE, *OU* LES AMANS BROUILLÉS, *COMÉDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content? Vraiment c'est
une honte!
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement?

LAURETTE.

Hé, mon Dieu ! patience, un de ces jours j'espére
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guére.
Mais parlons de mon maître, & sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement ?

LAURETTE.

Oui, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage
Pour chercher ce bon homme & l'ôter d'esclavage,
Et que n'en ayant pû trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté :
A ce compte il est mort ?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire;
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment, rire ?

CHAMPAGNE.

Oh que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois ?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois ?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pû croire,
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement ;
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde !
Hé, je m'en acquittai, je crois....

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint qui nous fit séparer,
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer;
Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine; elle avoit le cœur gros,
Elle le débonda d'abord par des sanglots,
Puis d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre,
Que j'allois lui chercher un époux irrité.
D'avoir langui long-tems dans la captivité.
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage:
Enfin, qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs & de ses plus beaux jours.
J'en aurois entendu davantage sans peine,
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine;
J'eus peur d'être surpris, & je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute!

LAURETTE.

Oui, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez..

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amans doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne sçaurois rien taire, & tu veux tout sçavoir

Crois-tu que quand je garde avec toi le silence ;
Je ne me fasse pas beaucoup de violence ?
Je suis fille, je t'aime, & me tais à regret,
Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret ;
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vû le monde, & je suis bien changé ;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé ;
Je sçais comme il faut vivre, & vivre avec adresse,
Je reviens du pays des sept Sages de Grece ;
Et pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sçais un grand secret dont tu ne sçauras rien.

LAURETTE.

Qui ? moi ?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être ?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd s'il est sçû de mon maître.
Son vieux pere, sur-tout, fâcheux au dernier point,
Est homme, là-dessus, à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à sçavoir ce mystere ?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire ;
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer ;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux sçavoir garder désormais le silence ;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras....

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu ſçais quelle amitié de tout tems fit paroître
L'époux de ta maîtreſſe au pere de mon maître ;
Qu'ils étoient grands amis n'étant encor qu'enfans,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître embarqué ſur mer pour ſes affaires,
Fut pris, & chez les Turcs vendu par des Corſaires.
Tu ſçais que ta maîtreſſe en eut peu de douleur,
Et très-patiemment ſupporta ce malheur ;
Que loin de rechercher, craignant ſa délivrance,
Elle le tint pour mort & prit le deuil d'avance.
Tu ſçait fort bien auſſi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher & tirer ſon ami d'eſclavage.
Je fus, comme tu ſçais, m'embarquer pour cela,
Tu ſçais enfin.... Comment! quels geſtes fais-tu là ?

LAURETTE.

C'eſt que le ſang me bout, franchement, à t'entendre :
Si je ſçais tout cela, que ſert de me l'apprendre ?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi ſimplement ce que je ne ſçais point.

CHAMPAGNE, *lui faiſant ſigne de ſe taire.*

Mais, au moins. ....

LAURETTE.

Oui, dis donc.

CHAMPAGNE.

Tiens, (en toi je me fie,)

Je n'ai, ma foi, jamais été jufqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jetta,

Où d'un certain vin Grec le charme m'arrêta.

Ta maîtreffe auffi bien....

LAURETTE.

Laiffe-là ma maîtreffe,

Si l'on t'interrogeoit....

CHAMPAGNE.

Me crois-tu fans adreffe?

Un vaiffeau Turc fut pris, un Efclave Chrétien,

François, & pas trop fot pour un Parifien,

Trouvé fur ce vaiffeau, fut mis hors d'efclavage;

Il étoit vieux, caffé, j'eus pitié de fon âge,

Je l'ai par charité jufqu'à Paris conduit,

Et du Pays des Turcs il m'a fort bien inftruit.

Veux-tu voir fi je fçais...

LAURETTE.

Moi! puis-je m'y connoître?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient, c'eft Acante, ton maître.



SCENE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causans, Monsieur Champagne & moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, mes enfans; je le voi.

CHAMPAGNE.

Hé! pourquoi non, Monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta Maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir Madame encor de quelque tems.
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, & j'attens.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que Madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Hé, ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mere en ces lieux n'attire point vos pas ;
Que la fille plutôt.....

ACANTE.

Quoi ! l'ingrate Isabelle ?
Je l'aimois, je l'avoue, & d'une ardeur fidelle
Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas ! qu'alors j'étois aimé.
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence.
Elle vit avec joye, & même avec transport
Nos deux peres amis, de notre hymen d'accord,
Et j'attendois, des feux qu'en nous l'on voyoit naître,
Une éternelle amour, s'il en peut jamais être.
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer ;
Mais l'ingrate au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi, fille enfin comme une autre.

LAURETTE,

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux ;
Les hommes, par ma foi, ne valent guere mieux ;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, & veut changer lui-même.
Quand les traîtres sont las, Messieurs sont les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu.....

LAURETTE.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle, sans doute, agit d'une maniere
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere ;

Et malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi! que j'aime une ingrate! une inconstante
fille....
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, Monsieur, qui s'habille;
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu.
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est?

LAURETTE.

Déjà vous voilà tout en feu;
Il n'a que soixante ans; c'est Monsieur votre
pere.

ACANTE.

Mon pere? Hé, que fait-il?

LAURETTE.

Hé, que pourroit-il faire
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche & fait le goguenard,
De contes du vieux tems étourdit Isabelle;
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès
d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

CHAMPAGNE.

Là, dis?

LAURETTE.

Je le crois bien;
Mais pour dire qui c'est, Monsieur, je n'en sçais
rien.

CHAMPAGNE.

Seroit ce point....

ACANTE.

Qui donc ?

CHAMPAGNE.

Attendez, que j'y penſe.
Le Marquis ?

ACANTE.

Mon couſin ? J'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il eſt vrai : ce couſin de lui-même charmé,
N'eſt pas abſolument trop fait pour être aimé.
Brave, & ne rendant point un argent qu'on lui prête,
Il ſe battra plûtôt que d'acquitter la dette.
Sans ordre dans ſes biens, non plus qu'en ſes propos.
C'eſt un homme qui doit n'en impoſer qu'aux ſots;
Qui parle & qui n'attend jamais qu'on lui réponde;
Un ſinge aſſez mauvais, des gens du très-grand monde;
Dont pourtant votre pere eſt ſi fort entêté,
Qu'engoué comme il l'eſt des gens de qualité,
Pour ſa naiſſance ſeule, on dit qu'il le reſpecte...
Il ſe peut cependant que ce petit inſecte
(Aſſez joli d'ailleurs,) inſpire de l'amour....
L'amour eſt ſi fantaſque !

CHAMPAGNE.

Oui, tout change en un jour.
Et puis, il eſt Marquis, c'eſt ainſi qu'on le nomme;
Et ce titre annoblit tous les travers d'un homme.

ACANTE.

Iſabelle pourroit ?... Non, ſon goût délicat
Sçait mettre à leur valeur les agrémens d'un fat,

Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne lui sçaurois faire encore cette injustice.
Mais si je connoissois mon rival trop heureux!..

LAURETTE.

Ah! vous êtes, Monsieur, encor bien amoureux.

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, on l'est bien davantage;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas! que l'orgueilleuse au moins n'en sçache rien;
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment, sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise & croit que je l'adore.
Dis-lui qu'elle s'abuse; oui, mais dis-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien;
Elle tient votre cœur trop sûr sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire,
Ce cœur, ce lâche cœur....



SCENE. III.

LE MARQUIS, ACANTE. CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS, (*prenant les airs d'un homme de la Cour.*)

CHER Coufin, te voilà !
Que je t'embraffe ! ... Encor ! ... Encor cette fois-là.

ACANTE.

Vous m'étouffez, Monfieur ! Laurette fe retire ?

LAURETTE, (*fe retirant au fond du théâtre.*)

Monfieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, Monfieur Champagne ! Il eft donc revenu ?
Il fent fon honnête homme, & je l'ai méconnu ;
Lorfqu'il étoit laquais il n'étoit pas fi fage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, Monfieur, lorfque vous étiez page.

LE MARQUIS.

De te voir de retour, je refte confondu ;
Je t'ai cru....

CHAMPAGNE, (*l'interrompant.*)

Quoi, noyé ?

LE MARQUIS.

Non ; mais un peu pendu.

Champagne, fans rien répondre au Marquis, lui fait une profonde révérence, fe retire, rejoint Laurette, & ils fortent enfemble, en fe moquant du Marquis.

SCENE IV.

ACANTE, LE MARQUIS.

ACANTE, (*souriant, & d'un ton poli.*)

Je ris, mon cher Cousin; mais daignez me permettre:
C'est avec des Valets, risquer de se commettre;
Que de les plaisanter, — & d'ailleurs sur un ton,
Qu'on peut, à la rigueur, ne pas trouver trop bon.

LE MARQUIS, (*avec les plus grands airs.*)

Tu veux me mesurer à ta petite toise,
Mon cher roi !... Laisse là ta décence bourgeoise,
Et ton grand air uni.— Tu blâmes mes façons?
Mais, mais, prétendrois-tu me donner des Leçons?
A moi, qui vis là-bas?

ACANTE.

Où là-bas?

LE MARQUIS.

à Versailles;
Où je donne le ton;.. ce ton dont tu me railles.

ACANTE, *à part.*

Le fat! (*haut:*) Oh! je me tais.

LE MARQUIS.

Tu fais bien, & je croi
Qu'au lieu de me fronder il faut m'imiter, moi;
Penses-y mûrement — Mais, changeons de matiere:
Je viens chercher ici ton pere à ta priere;

Je veux en ta faveur lui parler haut, très-haut.

ACANTE.

Il est en cette chambre, & sortira bientôt,
Sur-tout....

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)

Je sçais par cœur tout ce qu'il faut lui dire;
Laisse-nous seuls ici.

ACANTE.

Quoi!..... que je me retire,
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé?

LE MARQUIS, (*d'un air malin.*)

Eh! ne te pique point de tant d'honnêteté!
Elle est toujours suspecte.

ACANTE, (*s'écriant.*)

Ah!

LE MARQUIS.

Non, l'on n'aime guere,
Ces soins si curieux de la santé d'un pere.
Quand ce pere, sur-tout, sentant sa dureté,
Croit qu'il sera, d'un fils assez peu regretté
Le tien, qui tous les jours retranche ta dépense...

ACANTE, (*l'interrompant.*)

Sur ce point, il est vrai qu'il lasse ma constance;
D'autant plus, que ma mere étant morte, il est sûr
Qu'à cet égard, je puis l'empêcher d'être dur;
Et qu'il est des moyens, sans manquer à son pere,
De demander le bien que nous laisse une mere.

(*Disant ce qui suit, avec la plus grande chaleur.*)

Mais, mais, ce n'est par là sa plus grande rigueur:
De plus (ce coup, sur-tout, m'a percé jusqu'au cœur:)

Lui-même qui, pour moi, fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle;
M'a dit qu'il étoit prêt à m'engager ailleurs;
Et jettoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, yvresse;
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un: (*Je suis votre pere, & je le veux ainsi.*)

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part; parlons pour ta dépense....
Mais, sors; j'entens tousser, & le bon homme avance.

ACANTE.

C'est lui! priez, pressez....

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)

Attend tout de mes soins.
Je veux qu'il te fournisse au-delà des besoins.
En le perdant d'éloge, on en peut tout attendre;
Et je vais le louer,... va: je sçaurai le prendre.

Acante se retire.

SCENE V.

CRE'MANTE, LE MARQUIS.

CRE'MANTE, (*entrant en toussant.*)

C'EST vous, mon cher Neveu! Qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS, (*d'un air poli.*)

Achevez de tousser, vous parlerez après,

Mon Oncle.

CRE'MANTE, (*touffant plus fort.*)
Eh ! non ! ma toux n'eft qu'une minutie.

LE MARQUIS, (*lui frappant doucement fur le dos, avec l'air de s'intéreffer à lui.* (
Quelques coups fur le dos !

CRE'MANTE.
Ah ! je vous remercie !
La moindre émotion me fait touffer d'abord.

LE MARQUIS.
Qui peut donc fi matin, vous émouvoir fi fort ?

CRE'MANTE, (*d'un air tranfporté de joie.*)
Ah ! c'eft une avanture !.... un hafard,... un miracle !...
C'eft... je viens de jouir du plus charmant fpectacle...
Une belle perfonne !...

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)
Ah ! c'eft un fait galant !—
Vous portez en amour, loin ;... bien loin le talent ;
Eh ! vous ne faites point des conquêtes communes !...
Mon Oncle, vous mourrez homme à bonnes fortunes,
Je vous l'ai dit cent fois.

CRE'MANTE. (*d'un air fatisfait.*)
Ecoute donc ! entends !

LE MARQUIS.
Enflâmer tous les cœurs, encor, à cinquante ans !

CRE'MANTE.
Vous me flattez, Marquis ; j'en ai plus de foixante.

LE

LE MARQUIS.

Vous ne paroiffez pas en avoir plus de trente.
Nous ne vous valons pas, nous autres jeunes gens.

CREMANTE.

Eh! l'on n'eft pas fi vieux encor, à foixante ans!

LE MARQUIS, (*d'un ton affirmatif.*)

Non, non, vous êtes fain.

CREMANTE.

Oui, je le fuis fans doute.
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Douleurs de nerfs, mon rhume...

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)

Oh! tout cela n'eft rien.

CREMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte fort bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laiffe
Quelque vivacité, des retours de jeuneffe;
Un cœur tendre, & fenfible; un cœur fait pour aimer.

LE MARQUIS.

Ajoûtez à cela le don de tout charmer.

CREMANTE, *le remerciant par quelque figne.*)

Je ne vous dis donc point, qu'enfin, en fecret, j'aime;
Que je fuis, depuis peu, rival de mon fils même.

LE MARQUIS, (*d'un air d'applaudiffement.*)

Oh! vous me l'avez dit plus d'une fois!

CREMANTE.

Auffi;
Mon deffein n'eft-il pas de le redire ici;

Mais de dire : qu'un feu, dont tout mon sang s'allume,
M'éveillant, ce matin, plutôt que de coutume ;
J'ai familierement usé de mon crédit ;
Et surpris Isabelle, au sortir de son lit. —
Je n'ai jamais senti mon ame plus émue.
Sa beauté négligée, en sembloit être accrue ;
Son désordre charmoit — un long & doux sommeil,
Avoit rendu son teint plus frais, & plus vermeil ;
Rallumé ses regards ; & jetté sur sa bouche,
Du plus vi incarnat une nouvelle couche.—
Sans art, sans ornemens, sans attraits empruntés ;
Elle étoit belle enfin, de ses propres beautés.——
Sous le nom de bon homme, & d'ami de son pere,
Je l'ai vue habiller, sans façons, sans mystére ;
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux..
Et Dieu sçait, cependant comme j'ouvrois les yeux.
En se chauffant j'ai vu... (rien n'est mieux fait au monde,)
J'ai vu certain morceau de jambe blanche & ronde :
Mais, n'allez pas l'aimer, au moins sur mon récit !

LE MARQUIS.

Qui, moi ? quelle folie !... à la Cour l'on choisit ;
Et vous croyez qu'ici cazanier, & tranquille,
Je vais aimer sans bruit, vos femmes de la ville ?
Non, mon Oncle, en amour c'est le bruit que je veux ;
Mais du bruit dans le grand ; même un peu scandaleux.

CRE'MANTE, (*d'un ton badin.*)
Votre présomption me paroît étoffée,

LE MARQUIS, (*d'un air de fatuité.*)
Point trop. — Ensuite :

CRE'MANTE.
Ensuite elle s'est donc coëffée.
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux longs,
Tomber à flots épais, jusques sur ses talons;
Et même si bien pris mon tems, & mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé les peignures. —
Etant coëffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras,
Par bonheur tout-à-coup une épingle arrachée,
Qui tenoit sur son sein, sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nud, l'objet le plus charmant...

(*Il tousse.*)

Ouf, ouf, je suis ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS, (*souriant.*)
Votre toux reviendra; ... changeons donc de langage;
Aussi bien votre fils, à vous parler m'engage;
Il crie après l'argent.

CRE'MANTE.
A ses cris je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court. —
Vos conseils, toutes fois, sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.
Point d'argent! l'argent fait qu'au plaisir on se livre.
C'est l'aisance qui perd vos enfans aujourd'hui.
Dites-lui cependant que j'ai parlé pour lui;
Mais que c'est pour son bien.

CREMANTE.

C'eſt ce que je projette.
Allez, ne craignez pas que je vous compromette.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien à moi deux cent louis.
Lundi j'en avois mille, ils ſont évanouis.
C'eſt au jeu, ... cette nuit, ... une ſomme engloutie;
L'on ſoupe avec le maître; & l'on fait ſa partie,
J'y perds gros;.. c'eſt Dimanche un ſouper fin,.. très-fin,
A des femmes,... un feu,... la dépenſe eſt ſans fin.
A nous autres,... nos goûts ſont coûteux.... ils nous minent.
Quoiqu'on les ait pour rien, les femmes nous ruinent.
A la Cour, tous les cœurs s'y donnent noblement;
L'intérêt n'y fait pas le moindre arrangement;
Les femmes au contraire, aident. — Mais les les dépenſes,
Qu'on fait dans leurs entours, en honneur, ſont immenſes.

CREMANTE, (*d'un air d'affection.*)

Mais, réglez-les Marquis: j'ai toujours reſpecté
La dépenſe que font les gens de qualité,
Autant que jai haï celle de la finance.
Dans les gens d'un haut rang, elle eſt de convenance;
J'y veux pourtant de l'ordre. Ainſi, mon cher Neveu,
Enrayez quelques fois; modérez vous un peu;
C étoit là mon refrein, à ma ſœur votre mere.
Venez prendre l'argent, dont vous avez affaire;

Mais, j'exige de vous, un ſervice important.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à parler; & vous ſerez content.
Eſt-ce pour votre fils: quelque charge? une place,
Lucrative?... Il faut bien qu'on vous en débarraſſe;
Et que dans l'opulence, on le voye nageant;
Qu'il ne vous vexe plus pour avoir de l'argent.
Mon crédit, pour cela, vous eſt-il néceſſaire?

CRE'MANTE.

Non, maintenant l'amour eſt mon unique affaire;
Mon fils aime Iſabelle, & c'eſt tout mon eſpoir,
De les brouiller enſemble; & de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fuſſent ils plus unis, que rien ne vous étonne;
Je ſçais l'art de brouiller les gens mieux que perſonne;
C'eſt-là mon vrai talent, & mon ſoin le plus doux.

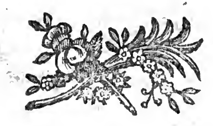
CRE'MANTE.

Il faudroit donc, ...

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)

Allons réſoudre tout chez vous.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE, (*sortant de son Appartement pour passer chez sa mere.*

J'ALLOIS chez-vous, Madame.

ISMENE, (*avec aigreur.*)

Et qu'y veniez-vous faire ?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere,
Et sçavoir s'il vous plaît que je suive vos pas
Chez votre Peintre ?

ISMENE, (*l'interrompant.*)

Non, non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévére ;
Ne sçaurai-je jamais d'où naît votre colere ?
J'essayerois, Madame . .

ISMENE.

Ah ! C'est trop discourir,
Allez, retirez-vous, je ne vous puis souffrir.

SCENE II.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, en vérité, cette rigueur m'étonne ;
Quoi ! Vous pour tout le monde & si douce & si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point ?

ISMENE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point ;
J'ignore d'où vient tant de haine pour elle ;
C'est une fille aimable....

ISMENE.

Elle n'est que trop belle,
Je sçais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage ?...

ISMENE.

En est-il un plus grand ?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse,
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, & qui malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins ;
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avouez, n'en croit-on pas quarante ?

LAURETTE

Il est vrai que le monde est plein de médisans ;
Mais on peut être belle encore à quarante

ISMENE.

On le peut, mais enfin c'eſt l'âge de retraite ;
La beauté perd ſes droits, fut-elle encore parfaite,
Et la galanterie au moment qu'on vieillit,
Ne peut ſe retrancher qu'à la beauté d'eſprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, & c'eſt une chimère.

ISMENE.

Une fille à ſeize ans défait bien une mere ;
J'ai beau par mille ſoins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeuneſſe, & qui paſſe avec elle :
Ma fille détruit tout dès qu'elle eſt près de moi,
Je me ſens enlaidie ſi-tôt que je la voi,
Et la jeuneſſe en elle, & la ſimple nature,
Font plus que tout mon art, mes ſoins & ma parure ;
Fut-il jamais ſujet d'un plus juſte courroux ?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous :
Mais on ſçait à ce mal le remede ordinaire.
Faites-là d'un Couvent au moins penſionnaire.
Quoi ! Vous hochez la tête ? Eſt-ce que vous doutez
Qu'Iſabelle oſe rien contre vos volontez ?

ISMENE.

Non, je puis m'aſſûrer de ſon obéiſſance,
Elle ſuit mes deſirs toujours ſans réſiſtance,
Je la trouve ſoumiſe à tout ce que je veux ;
Et c'eſt ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Puiſqu'elle m'ôte ainſi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me ſens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir.
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir ?

C'est dans l'état de veuve où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs, qu'une fille à conduire ;
Je puis, sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux,
A la ville, à la Cour, à mille promenades,
Aux bals particuliers risquer des mascarades,
Ne pas manquer, pour elle, un bal de l'opéra,
Pas un spectacle, enfin, où le monde sera. —
Tant que l'on peut avoir une fille qu'on méne,
L'on n'a rien à nous dire, & la critique est vaine;
Mais n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, & c'est-là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hais la solitude,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude :
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble,
On vous prend pour deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMENE.

Tout de bon ?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMENE, (*se regardant dans son miroir de poche.*)

Comment suis-je aujourd'hui ? Mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune, ni plus belle ;
Sur-tout, votre beauté paroît fort naturelle,

ISMENE.

Est-il bien vrai ?

LAURETTE.

Sans doute & j'en léve la main.

ISMENE.

Tu peux prendre pour toi cette robe demain ;
Je viens d'appercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous sçavez, sans mentir, donner de bonne grace ;
Votre fille, après tout ne vous vaudra jamais.

ISMENE.

La jeunesse, Laurette, a de puissans attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai ; mais à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on la sçait paroître ;
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMENE

Acante cependant l'aime, & ne peut m'aimer ;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pû déraciner sa premiere tendresse :
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premieres amours tiennent terriblement !
Nous pouvons toutesfois avoir quelque espérance,
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, graces au ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMENE.

C'est beaucoup. Mais, Laurette ;
Ce n'est pas, tu le sçais tout ce que je souhaite ;
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, & qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second époux vaudroit bien le premier.
Mais c'est un grand dessein.

ISMENE.

N'épargne ſoin ni peine ;
Si tu peux réuſſir ta fortune eſt certaine,
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort.
Mais je trouve un obſtacle à ſurmonter d'abord :
Touchant votre veuvage un ſcrupule peut naître?
Vous êtes fort bien veuve, & l'on ne peut mieux l'être,
Votre mari, ſans doute, eſt défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de tems qu'il n'en faut :
Huit ans, ſans qu'un mari ſe trouve eſt une preuve
Qu'une femme au beſoin eſt même plus que veuve ;
Il n'eſt rien de plus ſûr, votre Avocat l'a dit.
Mais il eſt bon d'ôter tout ſoupçon de l'eſprit,
Toute peur d'un retour, & d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on penſe à vous pour mariage.

ISMENE.

Laurette, à dire vrai, c'eſt mon plus grand ſouci.

LAURETTE,

Champagne m'a promis d'être bien-tôt ici ;
Il faut voir ſi l'on peut gagner ſon témoignage,
Et celui d'un vieillard qui ſort de l'eſclavage.

ISMENE.

Il faudroit que ce fût ſans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'eſt comme je l'entends, fiez-vous à mes ſoins.
Afin de vous laiſſer garder la bienſéance,
Je ferai du deſſein ſeule toute l'avance ;
Mais l'argent pour corrompre eſt un puiſſant moyen.

ISMENE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCENE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir ?
Va-t-elle dire encor deux mots à son miroir ?
De ses ingrédiens grossir un peu la dose ?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose,
Elle va l'enfermer, & doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut ?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons-là, je te prie,
Elle hait là-dessus à mort la raillerie,
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce ?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds
Est-ce un homme d'esprit ?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en réponds.

Mais touchant sa famille il s'obstine à se taire.

LAURETTE.

Cela n'importe en rien pour ce que j'en veux faire. —
Ecoute : on a parfois dans l'arriere saison,
De se remarier grande démangeaison.
D'ailleurs, l'état de veuve est tellement pénible,
Que ma maîtresse en veut sortir, s'il est possible ;
Mais pour l'en affranchir, il faudroit constater
Cet état que peut-être on peut lui contester.
Car quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre ;
Et pour l'en délivrer on l'obligeroit fort,
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office ?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi ;
C'est sans doute.

LAURETTE, *l'interrompant.*

Et sur tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi ! Faire un faux rapport ?

LAURETTE.

Quoi ! Pour mentir un peu, te troubles-tu si fort ?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle ?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux ;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage,

rtage;
La fourbe qui nous sert est notre vrai pa
Elle est pour nous sans honte, & jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des Valets.
Les gens d'esprit sur-tout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Mais hier souviens-toi, qu'en arrivant d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort;
Comment dire autrement sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mere
De donner à sa fille un importun beau-pere;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée;
Mais d'un autre souci j'ai l'ame embarrassée:
Si ton maître à la fin revenoit du Levant?...

LAURETTE.

Mon Dieu! Point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, & tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? Que rien ne t'inquiéte.

SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, (*feignant de pleurer.*)

QUELLE nouvelle! Ah! ah!

ISMENE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure, mais hélas! Quand vous sçaurez de quoi,
Vous pleurerez, Madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! Ma bonne maîtresse,
C'est... Je ne puis parler, tant la douleur me presse,
Monsieur Champagne... Hé là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! Tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! Je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystere?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire;

Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à Madame un extrême douleur :
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plûtôt vaut mieux pour la tirer de peine :
A la laisser languir, quel plaisir prenez-vous ?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux ?

ISMENE, (*se laissant tomber sur un siege.*)

Je n'aurois plus d'époux ! Seroit-il bien possible ?

LAURETTE

Ce coup assurément pour Madame est sensible.
La pauvre femme ! Hélas ! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, Madame, il n'en est rien.

ISMENE.

Ah ! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zele !
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle ;
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlez d'un certain diamant.....

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire ;
Je ferai plus pour vous, & vous le pouvez croire ;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon,
Son époux est-il mort ?

CHAMPAGNE, (*prenant le diamant.*)

Hé,

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, & n'a pas l'ame ingrate ;
Mais elle ne veut pas sur-tout que l'on la flatte.
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il eſt donc mort.

ISMENE.

Ciel !

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable & la poſſéde !
Un peu de ſolitude eſt ſon meilleur reméde :
(bas à Champagne.)
Laiſſons-la revenir & va prendre le ſoin
D'inſtruire le vieillard dont nous avons beſoin.

CHAMPAGNE.

Mais n'eſt-ce point un *ſtras* ?

LAURETTE, (*en ſouriant.*)

Ah ! quel ſoupçon atroce !
C'eſt du pauvre défunt un des préſens de nôce.

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'eſt pas bon, le défunt n'eſt pas mort.
Je t'aſſûre de tout, vas, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, il eſt ſorti, ceſſez de vous contraindre,
Rendez graces au ciel, tout va bien, tout nous rit

ISMENE.

Me voilà donc enfin veuve ſans contredit !

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouſer ſans ſcrupule !

LAURETTE.

C'eſt ſans difficulté ; ſi c'eſt peu d'un témoin,
Nous en aurons encore un ſecond au beſoin :
Les dons faits à propos produiſent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obſtacles.

LAURETTE.

Quel ?

ISMENE.

Le pere d'Acante.

LAURETTE.

Hé, qu'appréhendons-nous ?
Le bon-homme vous aime, & tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop, c'eſt ce que j'appréhende,
J'ai peur qu'à m'épouſer lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce deſſein nous pourroit ſans doute embarraſſer;
Mais pouroit-il bien être en état d'y penſer,
A ſon âge ?

ISMENE.

Il n'importe, & je crains qu'il n'y penſe.

LAURETTE

Qui ? lui, vous épouſer ? Ce ſeroit conſcience ;
Vieil, uſé comme il eſt, & déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un ſi grand tort ?
Après d'un vieux mari la longue & triſte épreuve,
Puiſqu'en très-bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'eſt bien le moins, vraiment, que vous puiſſiez pour vous
Que d'oſer faire auſſi le choix d'un jeune époux ;
Et de connoître un peu, par votre expérience,

Du jeune & du vieillard, quelle eſt la différence.

ISMENE.

Ce n'eſt pas pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu; non.
Mais voici le bon-homme, il faut changer de ton.

SCENE VI.

CRE'MANTE, ISMENE. LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, Monſieur, à conſoler Madame.

CRE'MANTE,

Qu'a-t-elle?

ISMENE.

Ah!

LAURETTE.

La douleur la perce juſqu'à l'ame.

CRE'MANTE.

Quel accident l'expoſe au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de ſon mari.

CRE'MANTE.

Quoi! Ce n'eſt que cela?
Il n'eſt pas mort, peut-être.

ISMENE.

Il eſt trop véritable.

LAURETTE.

Champagne qui l'aſſûre, eſt homme irréprochable.

CRE'MANTE.

Sa mort m'ôte un ami vous ôtant un époux.

Et j'y crois perdre au moins, Madame, autant
que vous.
Le regret que j'en ai ne céde en rien au vôtre,
Mais nous l'avions compté pour mort & l'un &
l'autre,
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer;
Puis la perte est pour vous aisée à réparer,
Et pour vous consoler d'une telle disgrace,
Quelqu'autre du défunt peut occuper la place.
Vous n'aurez rien perdu, prenant un autre
époux.
J'en sçais un...

ISMENE.

Hé, Monsieur! De quoi me parlez-vous?

CRE'MANTE.

Je veux que dans l'effort de vos premieres larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet,
Mais enfin si l'époux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous
plaire?

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CRE'MANTE.

Mon Dieu! tout se peut faire:
Si vous sçaviez l'époux que je veux vous offrir...

ISMENE.

Ah!

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRE'MANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche,
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche,

Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein
d'appas,
Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire...

CR'EMANTE.

Je m'en garderai bien non, non, je me retire;
Je la laisse en repos, ce sera le meilleur.

ISMENE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur?

CRE'MANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMENE.

Hélas? Qui pourroit mieux me consoler que
vous?
Vous étiez tant ami de défunt mon époux,
Vous m'en donnez encor la preuve la plus
claire.
Et rien venant de vous ne me sçauroit déplaire.

CRE'MANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplû d'abord.

ISMENE.

Sçait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie;
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie,
J'en rejettois l'espoir, quoiqu'il me fût permis;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis?

CRE'MANTE.

Je voulois vous parler de mon fils; mais, Madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre
ame,
Prenez plutôt du tems pour examiner bien...

ISMENE.

Ah! Monsieur, après vous je n'examine rien.

CRE'MANTE.

Il est jeune, bien fait, voyez s'il peut vous plaire.

ISMENE.

Vous sçavez mieux que moi ce qui m'est nécessaire,
Acante vaut beaucoup; mais quel qu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRE'MANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMENE.

Au moins c'est une affaire,
Que vous trouverez bon, Monsieur, que je differe:
Quoique depuis longtems feu mon mari soit mort;
Quoique j'en aye ici porté le deuil, d'abord;
Qu'enfin je sois bien libre & dans l'indépendance,
Cependant, je m'immole à l'exacte décence;
Et pour fécher mes pleurs, pour en finir le cours.
Je vous demande encor au moins huit ou dix jours.

CRE'MANTE,

Ce n'est qu'avec le têms qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai, mais j'espere à mon tour une grace.

ISMENE.

Ce que je vous dois être, unir nos intérêts.

CRE'MANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMENE.

Ma fille, dites-vous?

CRE'MANTE.

Pour elle je soupire.

ISMENE.

Vous, Monſieur?

CRE'MANTE.

Pourquoi non? Qu'y trouvez-vous à dire?

ISMENE.

Hé, rien; mais vous pourriez peut-être choiſir mieux.
Elle eſt ſi jeune encor..

CRE'MANTE.

Me trouvez vous ſi vieux?

ISMENE.

Point du tout, mais j'ai peur, quelque ſoin que je prenne,
Que ma fille en ce choix m'obéiſſe avec peine.

CRE'MANTE.

A ne vous rien céder, j'ai peur, s'il eſt ainſi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine auſſi.

ISMENE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire;
Pour craindre abſolument qu'elle m'oſe dédire,
Elle me fut toujours ſoumiſe au dernier point.

CREMANTE.

Mon fils, je penſe auſſi ne me dédira point.
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entr'eux dès leur plus tendre enfance,
Et je doute qu'on puiſſe aiſément parvenir
A diviſer deux cœurs qui ſont nés pour s'unir.

ISMENE.

Ainſi que vous, Monſieur, c'eſt ce qui m'inquiete;
Mais j'ai grande eſpérance aux ruſes de Laurette.

LAURETTE.

Mais je ne manque pas d'adreſſe, Dieu merci;

Et.... mais passons chez vous, nous ferons mieux qu'ici.

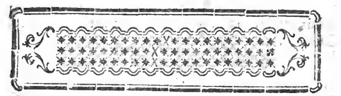
CRE'MANTE.

Elle a raison, aucun n'y viendra nous distraire,
Allons-y consulter ce que nous devons faire;
Et voir par quels moyens nous pourrons sans retour,
Séparer deux amans en dépit de l'amour.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Hé bien ! Que voulez-vous ? Si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sçauriez que faire ;
Des regrets des vivans les morts ne sont pas mieux :
Mais parlons d'autre chose ; essuyez vos beaux yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant sçû plaire,
Acante, ce volage, à qui je fus si chere,
T'a parlé ce matin ?

LAURETTE.

Fort long-tems.

ISABELLE.

Entre nous ;
Que pense-t-il de moi ?

LAURETTE.

Lui ! Pense-t-il à vous ?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pû faire ?
De quoi t'a-t-il parlé ?

LAURETTE.

Rien que de votre mere ;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement,

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi ?

LAURETTE.

Pas un mot seulement ;
De votre mere seule il m'a parlé sans cesse ;
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse ;
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu ?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere enfin que peut-il voir d'aimable ?

LAURETTE

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable,
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens !
Vous ne serez en âge encor de très-longtems ;
Votre pere étant mort, tout est en sa puissance ;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance,
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant, n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire & de cacher son âge ;
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage ;
Mais voir mon amant, même en devenir l'époux!

Voir mon beau-pere en lui !

LAURETTE.

Que fait cela pour vous ?
Si vous ne l'aimez plus, quel ſoin vous inquiete ?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus ! Que n'eſt-il vrai, Laurette !

LAURETTE.

Comment ! Auriez-vous bien aſſez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de ſa légereté ?
Quoi ! Vous conſtante encor pour un homme qui change !
Auroit-on vu jamais foibleſſe plus étrange ?
Un homme changeroit ; & vous, pleine d'appas,
Fiere, vous fille enfin, vous ne changeriez pas ?
Laiſſer ſur notre ſexe avoir cet avantage !

ISABELLE.

Notre ſexe à ſon gré n'eſt pas toujours volage ;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en ſort auſſi qu'avec beaucoup de peine.
Les premiers feux, dit-on, ſont toujours les plus doux,
Ceux d'Acante & les miens ſont nés preſque avec nous ;
Nos peres qui s'aimoient, ſembloient dès la naiſſance
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence :
Tout enfant que j'étois, ſans nul diſcernement,
Je ſongeois à lui plaire avec empreſſement.
Cent petits ſoins auſſi m'exprimoient ſa tendreſſe,

Nous nous voyions souvent, & nous cherchions sans cesse ;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi ;
Par fois nous soupirions sans sçavoir bien pourquoi ;
Et nos cœurs ignorant quel mal ce pouvoit être ;
Sçurent sentir l'amour, plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison,
Plus coupable envers vous après sa trahison ;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute, & si je vois sa trahison certaine . . .

LAURETTE.

Quoi ! Vous flatteriez-vous assez pour en douter ;

ISABELLE.

Ah ! S'il se peut encor laisse-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse ?
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse :
Tout ce qu'on vous a dit doit vous en assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer :
Cependant en secret un pouvoir que j'admire ;
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pû dire ;
Je ne sçai quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu ! Jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur !
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage ;
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci,

LAURETTE.

Quoi ! Le voir ?

ISABELLE.

Je t'ai crue, & l'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pû,
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit crû ;
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite,
Qu'un aveu de l'ingrat...Mais tu rougis, Laurette.

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encor à ce point.

ISABELLE.

Je ne la suis que trop, je ne m'en défends point:
Mais pardonne aux abois d'une premiere flamme,
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer ;
Et si de m'y servir la priere te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine :
Un billet de ma main par quelqu'autre porté.....

LAURETTE,

Je veux prendre ce soin encor par charité ;
Ne confiez, hors moi, ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encor ?

LAURETTE.

Hé ! Oui, je suis trop bonne ;
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît,
Et si, vous le sçavez, c'est sans nul intérêt,

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Eſt-ce là cette Lettre ?

ISABELLE.

L'adreſſe encor y manque.

LAURETTE.

Ah ! gardez bien d'en mettre ;
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui,
Vous pourriez au beſoin nier qu'il fût pour lui,
Nous ne ſçaurions chercher dans le ſiécle où nous ſommes
Trop de précautions contre les traîtres hommes ;
Ils ſont ſi vains !

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah ! croyez-moi, j'en ſçai là-deſſus plus que vous,
Vous n'avez pas encore aſſez d'expérience ;
Rentrez, laiſſez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui, j'aurai bien-tôt fait, n'ayez aucun ſouci.

ISABELLE.

Ne rend qu'à lui..

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici ;
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Sur tout....

LAURETTE.

Encor? Rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, & d'un long entretien.

LAURETTE.

Hé bien?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien;
M'a prêché la vertu, dit mille choses vives;
Et contre ta maîtresse a fait mille invectives,
Mais enfin mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus?

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon, mais il faut aujourd'hui,
Quoi qu'il coûte pourtant, nous assurer de lui:
Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fait ton maître?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.
Il veut voir Isabelle;... il veut fuir ses appas,...
Renouer,... rompre;... il veut tout ce qu'il ne veut pas;
Il n'est pas un moment d'accord avec lui même.

Ainsi que son dépit, son amour est extrême ;
Il désespére, espere ; il l'adore, il la hait ;
Je crois qu'il devient fou ; voilà tout ce qu'il fait.

LAURETTE.

Mais n'est-il pas honteux ? que les amans sont lâches !

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là ?

LAURETTE.

Moi, qu'aurois-je ?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches !

LAURETTE.

Mon Dieu ! Que tu vois clair !

CHAMPAGNE.

Je suis un peu madré
Vois-tu ?.. j'ai de bons yeux ; lorsque je suis entré,
J'ai vû dans le moment retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon Maître....

LAURETTE.

Oh!

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au Marquis.

LAURETTE.

Tu devines !

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines ;
Les voyages font bien les gens,

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais ſur-tout le vin Grec ouvre bien un eſprit ;
Dès que j'en eus tâté, je le ſçûs bien connoître,
Auſſi je m'en donnois....

LAURETTE.

Voici ton jeune Maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit ? Son amour le ramene en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de ſon cœur paroît juſqu'en ſes yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Sçavez-vous les ennuis où Madame eſt plongée,
Monſieur ?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle eſt bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas ?

LAURETTE.

Vous êtes des amis ;
Et je crois que pour vous, Monſieur, tout eſt permis,
Vous la conſolerez.

ACANTE.

Sa fille eſt avec elle ?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle.
De son défunt mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait;
Et comme en la voyant, Madame est plus chagrine,
Seule, elle se tient là;... dans la piéce voisine.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser.. ..

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette assûrément.

LAURETTE.

Hé, Monsieur! croyez-moi, parlez-nous sans finesse,
Vous cherchez Isabelle, & non pas ma maîtresse;
Avouez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je à vous dire? Il ne m'importe guere,
Chacun peut en ce monde aimer à sa maniere,
Et je n'ai pas dessein par mes raisonnemens
De vouloir réformer les erreurs des amans.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne?
Je ne me mêle plus de conseiller personne:
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux ne sont que des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous sçaviez quel est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui seroit-ce? dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait ſigne.

LAURETTE.

Il parle ſans ſçavoir.

CHAMPAGNE.

Je ſçai tout, & fort bien;
Mais elle ne veut pas que je vous diſe rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il acheve.

LAURETTE.

Hé, Monſieur, il ſe raille.

ACANTE.

Tu lui fais ſigne encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'eſt que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laiſſer découvrir
Ce qui pourroit aider Monſieur à ſe guérir?
N'aura-t'il pas ſujet de haïr Iſabelle,
S'il ſçait que le Marquis tient ſa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'eſt mon couſin, dis-tu?

LAURETTE.

Que ſçait-il ce qu'il dit.
Il s'eſt mis malgré moi cette erreur dans l'eſprit:
Croyez ſur mon honneur....

CHAMPAGNE.

Penſes-tu qu'on te croye?
Et certain billet doux qu'au Marquis elle envoye,
Que tu portes toi même, eſt-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le Marquis un billet!

CHAMPAGNE, (*tirant le billet du ſein de Laurette.*)

Le voilà.

ACANTE, (*arrachant le billet des mains de Champagne.*)

Donne.

LAURETTE.

Hé, que voulez-vous ?

CHAMPAGNE. (*à Laurette.*)

Il ne veut que le lire ;

Laiſſe faire Monſieur.

LAURETTE.

Comment....

CHAMPAGNE.

Laiſſez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon Rival porte donc ce Poulet ?

LAURETTE.

Tu me trahis ainſi ?

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait !

LAURETTE.

Ne croyez pas, Monſieur, que jamais je permette....

CHAMPAGNE.

Hé, pour l'amour de moi, ſi tu m'aimes Laurette....

Elle conſent Monſieur, puiſqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne ſuis que trop ſotte, & tu le ſçais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui ; tu m'aimes beaucoup, je n'en ſuis point en doute :

Auſſi de mon côté..... Mais il va lire, écoute.

ACANTE, (*lit.*)

JE voudrois vous parler, & nous voir ſeuls tous deux,

Je ne conçois pas bien pourquoi je le deſire ;

Je ne sçais ce que je vous veux,
Mais n'auriez-vous rien à me dire?

ACANTE, (*continue.*)

Hé! c'est pour le Marquis?

CHAMPAGNE.

Hé bien, qu'en dites-vous, Monsieur?

ACANTE.

Pour le Marquis?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne me dites rien?

LAURETTE.

Hé! Que veux-tu qu'il dise?
Ce coup l'abat,

ACANTE.

D'un autre Isabelle est éprise:
L'ingrate! Ah! Si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi.
Encor si mon rival avoit quelque mérite!
Mais que pour le Marquis Isabelle me quitte;
Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour!...

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, Monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre:
Souvent le vrai mérite avec tous ses appas.
Lui plaît moins que l'éclat, le faste & le fracas;

ACANTE.

Ah! je lui croyois l'ame & plus tendre, & plus forte!.
Le Marquis mon rival!... La fureur me transporte ...
Ah! si je ne me vange! & si j'épargne rien!...

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

Voir cette inconstante,
Lui dire que sa mere a pour moi tant d'appas....

LAURETTE.

Ah! Si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résolue,
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, Monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'employe,
Tu peux douter.... Non, non, il faut que je la voie,
Ne fut-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, Monsieur, seroit extrême
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même.
Aussi bien vous pourriez le vouloir vainement,
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez, j'espére agir de sorte
Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras ;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois à ma honte ;
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

(*Laurette rentre.*)

Va, je t'en tiendrai compte.
Sans vanité, Monsieur, nous avons réussi,
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah ! que trop bien, c'est-là ce qui me désespere.

LAURETTE, (*revenant.*)

Je viens vous avertir que voici votre pere.

ACANTE.

Mon pere !

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour,
Il ne veut point du tout approuver votre amour,
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit vous trouvant avec elle,
Sans doute en lui parlant il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré....

LAURETTE.

Ne faites point, Monsieur, là-dessus votre compte,
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte,
Il le trouve commode, & l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins, dis à l'ingrate.. O Ciel ! Elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre pere, il monte.

ACANTE.

Qu'elle eſt belle !

LAURETTE.

C'eſt dommage, il eſt vrai, qu'elle ſoit infidele:
Mais qu'attendez-vous tant ? Qu'on vous vienne gronder ?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder ?

ACANTE.

Le voilà, ce billet.

LAURETTE.

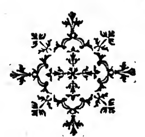
Cachez bien vos foibleſſes ;
On vous obſerve au moins.

ACANTE, (*déchirant le billet.*)

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt piéces.



SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'INGRAT déchire ainsi mon billet à mes yeux ?

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux ?
Ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vûe ?

LAURETTE.

Que vous avois-je dit ?

ISABELLE.

Ah ! pourquoi m'as-tu crûe ?
Pourquoi lui rendois tu ce billet trop honteux ?

LAURETTE.

Pourquoi ? Vous le vouliez.

ISABELLE.

Sçai-je ce que je veux ?
Toi, qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon ame ?
Falloit-il pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement ?
Et ne devois-tu pas avec un zele extrême,
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même ?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Hé ! comment ?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément.
Dites pour réparer & ma faute & la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelqu'autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc ?

LAURETTE.

A qui ? n'importe.]

ISABELLE.

A ton avis ;
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu. Par exemple, au Marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon ame s'abandonne :
Mais quelqu'un vient ici, je ne puis voir personne.

SCENE V.

CRE'MANTE, LAURETTE.

CRE'MANTE, (*courant après Isabelle.*)

Hé ! notre bel enfant ?

LAURETTE, (*arrêtant Crémante.*)

Ah ! Monsieur, laissez-la ;
La pauvre fille est mal.

CRE'MANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a ?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie :
Entre nous, tout répond, Monsieur, à notre envie.

CRE'MANTE.

As-tu des deux amans augmenté le ſoupçon ?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon.
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor
plus faire ;
Le Marquis pour cela nous ſeroit néceſſaire.

CREMANTE.

Je n'ai qu'à le mander. Mais viendrons-nous à
bout....

LAURETTE.

Allons trouver Madame, & je vous dirai tout.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusques-là du Marquis Isabelle est éprise?
Je ne l'aurois pas crû ; j'avouerai ma surprise.
Tu dis que dans ta chambre, & sans témoins ce soir
Ce galant a reçû rendez-vous pour la voir?

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi! tu me sçais mal connoître;
Je meure, si jamais j'en dis rien qu'à mon Maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci:
Je suis bien simple encor, de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Hé! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible!

Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc : quand viendra ton vieillard ?

CHAMPAGNE.

Il viendra sans manquer dans un heure au plus tard ?

Mais voici le Marquis. Adieu, je me retire.

SCENE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Là dedans on vient de me tout dire ;
Je ris de ton adresse, & du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Par ma foi, c'est bien fait !
Sur-tout pour le Cousin, ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime ;
Mais j'ai tout de nouveau si bien sçû l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son insçu j'ai crû vous introduire,
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment ?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire :
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux,
J'ai feint que vous aviez querelle Acante & vous;
Que vous deviez vous battre ;... & dès ce soir peut-être ;
Que ce combat pourroit la vanger de son traître ;
Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite, ou sa mort. —
Je l'ai vue a ces mots interdite d'abord ;
Son ame en sa tendresse est soudain revenue ;
De son nouveau dépit, ne s'est plus souvenue ;
Et quoi que la vengeance ait pû lui conseiller,
Son amour qui dormoit, n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble, où je l'ai vue ;
J'ai ménagé sa peur....

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)

Fort bien ; mais après tout.
A quoi bon ce combat ?

LAURETTE.

Ecoutez jusqu'au bout :
J'ai dit qu'un moyen sûr d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle ;
Afin qu'elle vous pût amuser quelque tems ;
Pour nous donner celui d'avertir vos parens.
Dans le paneau d'abord, elle a donné sans peine ;
Ainsi de son aveu chez elle je vous mene.
De sçavoir nos desseins ne faites point semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de galant ;
Et c'est un rendez-vous qu'il paroît qu'on me donne.
Je serois bien fâché d'en détromper personne.

LAURETTE.

Votre Coufin fur-tout, & qu'il vous voye entrer.

LE MARQUIS.

Va, laiffe-moi le foin de le défefpérer.
Vois-tu ? j'aime à femer partout la jaloufie ;
Ce matin j'ai joué pareille facétie :
Chez une grande Dame affez bien à la Cour,
Ayant hier joué par malheur jufqu au jour,
J'ai perdu mon argent ; mais la perte eft légére ;
Et ce qu'elle me vaut doit me la rendre chere.

LAURETTE.

Quoi ! la Dame en faveur, vous auroit raquitté?

LE MARQUIS.

Non, elle eft fage & fotte, à dire vérité,
Mais comme je fortois fans valets & fans fuite,
Et que cette retraite avoit l'air d'une fuite,
J'ai rencontré deux Ducs, & des plus médifans
Qui pour chaffer enfemble, alloient tous deux aux champs;
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vû paroître ;
Et moi faifant femblant de ne les pas connoître,
J'ai feint de me fouftraire à leurs regards jaloux,
Comme un amant difcret, qui fort d'un rendez-vous ;
Aujourd'hui, ces Meffieurs en feront une hiftoire.

LAURETTE, *(d'un ton ironique.)*

Et cette hiftoire là, va vous couvrir de gloire !

LE MARQUIS, *(fans écouter, & regardant à tous côtés, d'un air inquiet.)*

Mais j'attens l'Œuillet !

LAURETTE.

LAURETTE.

Qui ? l'Œuillet, votre coureur ?

LE MARQUIS,

Lui-même, où diable eſt-il ? Il me met en fureur,
Cet automate-là !

SCENE III.

LE MARQUIS, LAURETTE, L'ŒUILLET.

LAURETTE, (*appercevant l'Œuillet.*)

Venez donc ! Votre Maître
S'impatiente ici.

LE MARQUIS, (*avec une colere retenue.*)

Vous ne ſçauriez donc être ? . . .
Mais, dans un autre tems . . . . Parlez Monſieur l'Œuillet ! . . .
Qu'on mette mon cheval à mon cabriolet !

L'ŒUILLET.

Oui, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

La nuit étant venue,
Qu'on le tienne à l'écart, vers le bout de la rue;
Et de dire où je ſuis, qu'on ſçache ſe garder !

L'ŒUILLET, (*d'un air de fineſſe.*)

Oh ! oui, j'entends.

LE MARQUIS.

Au cas qu'on vînt me demander,
Qu'on diſe, ... (Et que ſur-tout mon Suiſſe s'en ſouvienne,)

Qu'on ne croit pas ce soir, que chez moi je revienne;
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs!...
Et si l'on demande où, dites: ... chez les Baigneurs....
Mais d'un ton!... que le ton en dise davantage!
Allez,....

(*Congédiant d'un air de fatuité l'Œuillet qui se retire.*)

L'A U R E T T E.

Vos gens sont faits à tout ce badinage.

LE MARQUIS.

Mais Laurette il faudroit qu'Acante fût témoin
De mon entrée ici.

LAURETTE.

Champagne en prendra soin:
C'est un valet zélé; mais à tromper facile;
Et dupe, d'autant plus qu'il se croit fort habile;
Et qu'il croit m'attraper, lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert.
Son foible est, (de l'humeur dont j'ai sçû le connoître,)
De se faire de fête en faveur de son Maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret;
Et le trahit souvent par un zele indiscret.
Il prétend qu'il n'est rien,... rien dont je ne l'instruise;
Et lui dis seulement, ce que je veux qu'il dise;
J'ai feint de craindre fort que son Maître en sçût rien,

(*appercevant Champagne.*)

Exprès,... Voyez, Monsieur, si je le connois bien?

LE MARQUIS, *se couvrant le visage de son mouchoir.*

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.

Le Marquis entre chez Isabelle, de l'air du plus grand mystère.

Nota. Je ne sçais si l'on approuvera le retranchement *du Manteau à bonne fortune.* Il prêtoit au jeu de Théâtre, & animoit un peu l'action de cette Scene. La raison qui me l'a fait supprimer, c'est que *ce vieux Manteau* n'est plus dans la nature de nos mœurs actuelles. De nos jours, dans les rendez-vous galants l'on n'y porte pas plus de manteaux que de discrétion, l'un & l'autre, depuis longtems, sont passés de mode.

SCENE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'EST lui, nous arrivons, Monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop, je veux.....

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, Monsieur.

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colere.
Il sont fermé la porte!

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire;
Les mystéres d'amour doivent être cachés

ACANTE.

Heurtons. On n'ouvre pas!

CHAMPAGNE.

C'eſt qu'ils ſont empêchés.

Voyez par le trou. Bon.

ACANTE, (*après avoir regardé par le trou de la ſerrure.*)

Qu'elle ait ſi peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vû qui vous plaiſe, à ce compte?

ACANTE.

Qui l'eût penſé?

CHAMPAGNE.

Quoi, donc! Qui peut tant vous troubler?

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! J'ai vû.... Je ne ſçaurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, Monſieur, vû choſe bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vûe elle-même, (ah! qui l'eût crû poſſible!)
Enfermer le Galant.... Que j'ai ceſſé de voir...

CHAMPAGNE, (*l'interrompant.*)

Où l'a-t'elle enfermé, Monſieur?

ACANTE.

Dans ſon boudoir.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la ruſée avec ſon innocence!
Diable!

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience,

On vient

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE. CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte, ici?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'eſt?

ACANTE.

Oui, c'eſt moi.

LAURETTE.

Vous, Monſieur, excuſez, s'il vous plaît,
J'ai charge, ſi c'eſt vous de refermer la porte.

ACANTE.

Iſabelle oſe ainſi.... Mais tort je m'emporte.
Non, non, elle a raiſon de me traiter ainſi;
Je l'incommoderois, & le galant auſſi.

LAURETTE.

Quel galant?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque piéce nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pû m'en tenir, j'ai tout dit. Que veux-tu?
J'aurois trahi Monſieur, s'il n'en avoit rien ſçû.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pû ſçavoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Hé.....

LAURETTE.

Quoi?

ACANTE.

Le rendez-vous que j'ai sçû de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendéz-vous ? Comment ? qu'oses-tu supposer ?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser ?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, Monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois ?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur ?

CHAMPAGNE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vû, Monsieur ?

ACANTE.

J'ai trop vû pour sa gloire ;
J'ai vû. . . . Non, sans le voir, je ne l'aurois pû croire ;
J'ai vû le digne objet dont son cœur est épris ;
Se couler doucement chez elle en surtout gris.
Je n'ai point vû Laurette en prendre la conduite ?
Le faire entrer sans bruit ? fermer la porte ensuite ?
Avoir soin du galant & de sa sûreté ?
Enfin, par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vû l'ingrate avec un trouble extrême,
Au fond de son boudoir l'enfermer elle-même ?
Ose, ose-le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sçais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai.... Je....

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre:
Crois-moi, fais-mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut sçavoir d'elle,
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidelle,
Que j'éclate....

LAURETTE.

Hé, Monsieur! ne soyez pas si prompt;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille?
De plus qui vous fut chere? Enfin, songez-y bien,
Vous êtes honnête homme, & vous n'en ferez rien....
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.



SCENE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE à *Isabelle.*

C'EST Monsieur, qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, *à Champagne.*

Elle est toute interdite.

ISABELLE, *à Laurette.*

Il paroît furieux.

LAURETTE, *à Isabelle.*

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mere.

ACANTE, *à Isabelle.*

Quoi ! sans rien dire ainsi passer en m'évitant ?

LAURETTE.

Elle a hâte, Monsieur, & Madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire ;
Nous n'avons que je crois, Monsieur, rien à nous dire :
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçû ;
Je cherche mon cousin, ne l'auriez-vous point vû ?

LAURETTE.

Non, Monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse ?

ACANTE.

Hé quoi ! vous paroissez & surprise & confuse ?
D'où naît cette rougeur ?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir, s'il vous eût plû permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma Lettre;
Mais l'ayant déchirée il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris?
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystere.

LAURETTE.

Mon Dieu! vous vous ferez crier par votre mere,
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, (*arrêtant Isabelle.*)

Auprès de votre mere, au moins sans trop d'audace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grace?
Votre mere étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur:
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur,
Vous sçavez comme il aime, il fut sous votre empire,
Vous sçavez....

ISABELLE.

Oui, Monsieur, je sçai ce qu'il faut dire.

SCENE VII.

ACANTE, LAURETTE. CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit ;
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit,
De chagrin plus marqué, de peine plus cruelle.

ACANTE.

Cependant le Marquis est enfermé chez elle ?

LAURETTE.

Je prendrai soin, Monsieur, si-tôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale & sans bruit :
Fût-il déjà bien loin ; si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vûe,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit :
Enfin pour l'empêcher, Dieu sçait ce que j'ai dit ;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pû défendre :
Je suis trop complaisante, & je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens ; mais de grace,
Que la chose entre vous avec douceur se passe ;

Montrez-vous généreux, ne faites point d'éclat,
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat;
De ce qui s'est passé la moindre connoissance,
Peut faire étrangement parler la médisance :
L'honneur dans notre sexe est sensible à tel point,
Que les torts qu'on lui fait ne se réparent point.
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle....

ACANTE.

Moi, l'épouser après ce que j'ai connu d'elle!
Après la trahison dont je suis éclairci!
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espere.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mere,
Je vous offre mes soins, & sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, Monsieur, que je sçache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille & n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté; mais au lieu de cela,
Si vous sçaviez, Monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les terres, les châteaux, & le nombre innombrable
D'effets tous au porteur.

CHAMPAGNE.

Peste! quelle est aimable!
Epousez-là, Monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pû trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Mocquez vous d'Isabelle & de son inconstance.

ACANTE.

...Mais sa mere sort.

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE. CHAMPAGNE,

ISMENE.

Craignez-vous ma présence ?

ACANTE.

La peur d'être importun & de vous détourner...

ISMENE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis je me tiens obligée;
Mais on fuit volontiers une veuve affligée;
Car puisqu'il plaît au Ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sçait tout, Madame, & chérit la famille,
Il a fait compliment pour vous à votre fille;
Vous l'a-t-elle pas dit?

ISMENE

Au contraire—en total,
Ma fille, de Monsieur ne m'a dit que du mal;
Je n'ai jamais tant vû de colere & de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir, injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige ; & sa haine me plaît ;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime ;
Et j'aurois à rougir si j'avois son estime.

ISMENE.

Je souffre de vous voir tous deux si désunis,
Je vous aimois toujours autant & plus qu'un fils ;
Ce Ciel m'en est témoin, & que votre alliance
A fait jusques-ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille.
Et Madame voyant Monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait.
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes guére sage.

LAURETTE.

Sage ou non, croyez-moi tous deux, à cela près :
Pour Monsieur j'en répons, je sçais ses vœux secrets.
Il souhaite ardemment une union si belle,
C'est vous qu'il veut aimer, c'est vous...

ACANTE.

Ah, l'infidelle !

ISMENE.

Monsieur songe à ma fille & n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, Madame, y songer ! j'aurois le cœur si bas !
De cette lâcheté vous me croiriez capable ?

LAURETTE.

Non, c'est lui faire tort, cela n'est pas croyable;
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain; jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse,
N'a jamais inspiré dans le cœur d'un amant
Tant de délicatesse & plus de sentiment,
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidelle
Dont mon ame charmée adoroit Isabelle.
Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMENE.

La jeunesse, Monsieur, n'est que légéreté;
Au sortir de l'enfance une ame est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable,
Un cœur n'est pas encor assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de tems.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire, environ à mon
 âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens
Qui détournent l'esprit des vrais attachemens:
C'est alors qu'on peut faire un choix en assu-
 rance,
Et c'est-là proprement l'âge de la constance.
Un esprit jusques-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, Madame, après tout, qui l'eût crû d'Isa-
 belle?
Isabelle inconstante! Isabelle infidelle!
Isabelle perfide, & sans se soucier...

ISMENE.

Quoi! toujours Isabelle!

ACANTE.

Ah ! c'est pour l'oublier,
Et je veux, s'il se peut dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux.
Grace au Ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge Madame, & veux bien qu'elle dise
Si de sa perfidie elle n'est point surprise,
Après tant de sermens, & si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle...
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMENE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits;
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois:
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle, il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, (*arrêtant Acante qui veut passer par la chambre d'Ismene.*)

Par où donc allez-vous ?

ACANTE.

Je ne sçais, mais n'importe,
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

ISMENE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah ! je m'en ressouvien,
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe ;
Sans vous je l'oubliois, & vous m'avez fait grace.

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

FAIS sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment,
Tâchez de profiter d'un premier mouvement,
Pour le pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vais, je l'ai laissé dans ma chambre avec elle.
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard....

LAURETTE.

Je l'attens,
Et vous verrez bien-tôt tous vos desirs contens.

ISMENE.

Hélas !

LAURETTE.

Comment, hélas ! pour vous rendre contente
Que vous faut-il de plus, que d'épouser Acante?

ISMENE.

Qu'il m'aimât, que ma fille eût pour lui moins d'attraits :
Tu vois....

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près ?
Epousez-le toujours.

ISMENE.

Eh ! mais si je l'épouse,
S'en aimeront-ils moins ?.... serai-je moins jalouse ? ...
Ah ! leur amour m'accable !... Il m'ôte tout espoir.

LAURETTE.

Mais rien n'est encor fait, & c'est à vous à voir ;
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire ?
Vous n'avez....

ISMENE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger ;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

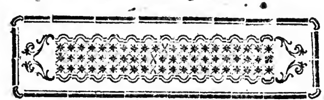
Tâchons donc d'achever, tout commence assez bien.

ISMENE.

Agis de ton côté, je vais agir du mien.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LAURETTE. CHAMPAGNE, (au fond du Théâtre.)

LAURETTE, (*voyant Champagne au guet qui se retire dès qu'il apperçoit le Marquis.*)

L'AVEZ-vous vû, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Quoi ! qu'as-tu vû paroître ?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître ;
Il veut vous voir sortir, souvenez-vous donc bien
S'il vient à vous parler . . .

LE MARQUIS.

Va, je n'oublirai rien :
Eh ! mon enfant, combien d'avantures communes,
J'ai sçû faire passer pour des bonnes fortunes !—
Lorsque l'on nous refuse, il faut bien dans ce cas,

Faire croire qu'on a les femmes qu'on n'a pas.
Le triomphe d'ailleurs, vaut mieux, que la victoire ;
L'on accable un Rival de l'éclat de sa gloire.
Acante va venir sçachant mon rendez-vous,
Je vais humilier ; ... excéder mon jaloux ;
Et moitié sérieux, moitié plaisanterie,
Je veux que mes propos le mettent en furie..
Va, croi qu'il passera mal son tems avec moi.

LAURETTE.

J'entens quelqu'un. Adieu.

SCENE II.

ACANTE, LE MARQUIS.

ACANTE, (*à Champagne qu'il renvoie.*)

LAISSE-nous, je le voi.

LE MARQUIS, (*en surtout gris, se cachant le visage de son mouchoir, & voulant se retirer d'un air mystérieux.*)

ACANTE, (*prenant poliment le Marquis par le bras.*)

Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS, (*feignant encore de se retirer.*)

C'est moi, Cousin, permets de grace que je sorte ;
Pour n'être point connu ; j'ai certains intérêts.

ACANTE, (*le retenant doucement.*)

Ecoutez quatre mots ; vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton
pere ;
Je l'ai vû ; l'ai pressé ; .... ma foi j'en désespere ;
C'est un homme cruel ;.... il m'a tenu rigueur.
Je ne sçais ce qui peut endurcir tant son cœur,
Je n'ai pû l'émouvoir ; il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Et le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche ?

LE MARQUIS.

Comment ?

ACANTE.

Vous l'ignorez ?

LE MARQUIS.

Qu'entens-tu donc par-là ?

ACANTE.

Vos nouvelles amours ?

LE MARQUIS.

Mon cher, laissons cela !
Là-dessus en ami tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, ... crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe, je craindrois d'irriter tes douleurs;
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore ;
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non, je puis sans chagrin sçavoir votre bonheur.
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur ;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous pouvez m'en faire entiere confidence,

Je me ſens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, je croi;
Mépriſer le mépris; rendre haîne pour haîne;
Eſt le parti qu'il faut qu'un galant homme prenne. —
Iſabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant;
Tu lui plûs autrefois, je lui plais maintenant;
Pendant quatre ou cinq ans, ſon cœur fut ta conquête;
Du ſexe dont elle eſt, le terme eſt fort honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, & je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous pour lui plaire employé bien des ſoins?

LE MARQUIS, (*d'un air fat & malin.*)

Qui moi? .... des ſoins, fi donc! ... des femmes ignorées! ...
Non, je ne rends des ſoins qu'à des femmes titrées. —
Quant à ce cœur bourgeois, que je t'enléve ici,
Je l'ai conquis ſans peine, & ſans ſoins, Dieu merci.

ACANTE.

Mais, depuis que pour vous elle s'eſt décidée;
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en uſe-t-elle avec vous en ſecret?

LE MARQUIS.

Comme çà.

ACANTE, (*très-vivement.*)

Comme quoi ?

LE MARQUIS.

Tu marques du regret !
Tu prens feu ! ... parle-moi franchement, je te prie :
Tout ceci de ma part, n'eſt que coquetterie ;
Mon deſſein, mon ami, n'eſt pas de te croiſer...
Je me ſacrifirai, ſi tu veux l'épouſer.

ACANTE, (*avec une colere retenue.*)

C'eſt pour moi trop d'honneur, je vous cede la place ;
Mais, pourrais-je de vous obtenir une grace ?

LE MARQUIS.

Ordonne. Que veux-tu ?

ACANTE.

Peut-on vous voir demain ?

LE MARQUIS.

Demain ? très-volontiers, & le verre à la main.
Quand de notre chagrin, l'amour eſt le principe,
Il faut ſe voir à table ; ... à table il ſe diſſipe.

ACANTE, (*d'un air d'humeur & d'un ton très-ferme.*)

Non, j'aime mon chagrin, & je voudrois goûter
La joie & le plaiſir de le faire éclater ;
M'entendez-vous, Monſieur ?

LE MARQUIS, (*d'un air léger.*)

Comment, contre Iſabelle ?
Tu vas la tourmenter ?

ACANTE, (*avec impatience.*)

Hé! qui vous parle d'elle ?
Vous ne voulez pas voir à quoi je me réſous :
Je veux pour elle ici m'égorger avec vous.

LE MARQUIS, (*d'un air noble & léger.*)
Avec moi ?... Quel travers !... pour un rien
tu t'enflammes ?...
Mais l'on ne se bat plus aujourd'hui pour des
femmes,
La mode en est passée ;... & c'est avec raison ;
Du vieux style à présent... un ton de garnison..
Un ridicule !...

ACANTE, (*l'interrompant brusquement, & mettant son chapeau.*)
Eh ! non, Monsieur, le ridicule
Est, & fut de tous tems, pour celui qui recule.

LE MARQUIS, (*se couvrant d'un grand sang-froid.*)
Je ne recule point, mais j'y mets du sang-froid,
Je me bats, & je tue ;... & toujours malgré
moi.

ACANTE, (*mettant l'épée à la main.*)
Fanfaronade, allons :

LE MARQUIS, (*la mettant aussi.*)
Volontiers,
(*parant une botte*) sans colere.

ACANTE, (*poussant quelqu'autres bottes.*)
Ah ! bien-tôt,... quelqu'un sort... (*le combat cesse.*)

LE MARQUIS, (*en riant & remettant son epée.*)
(*a*) Ce n'est rien que ton pere.

(*a*) Des critiques sévéres & d'un goût je crois trop délicat n'étoient point d'avis que je donnasse de la bravoure *au Marquis* ; & sur-tout une bravoure froide. Voici les raisons sur lesquelles ils se fondoient :

Premiérement, ils prétendent que la valeur n'est pas ordinairement le partage d'un homme aussi méprisable à tant d'autres égards, que le Marquis.

SCENE III.

CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

COMMENT ! Qu'est-ce ceci ?

ACANTE.

Mon pere...

CREMANTE, (*l'interrompant.*)

Taisez-vous. — Vous, Marquis, dites-moi...

En second lieu, qu'en le peignant intrépide, je lui donne *un avantage* réel *sur Acante*, qui est le premier personnage de cette Comédie, & celui auquel seul on doit s'intéresser.

Je ne sçais si je me trompe, mais je pense que pourvû que l'on ne s'écarte point de la nature, il a toujours été permis de présenter au Théâtre un caractére qui se rencontre assez communément dans la Société. Il me semble que rien n'est moins rare, (sur-tout dans notre Nation,) que de trouver un homme sans principes & sans mœurs, qui malgré cela se bat bien & très-bien.

Quant à la seconde objection, j'avoue que je ne vois pas *quel avantage effectif & estimable*, cette bravoure froide peut donner au Marquis sur Acante. Le Marquis quoique brave éloigne le combat, il ne s'y résout que malgré lui ; il n'y est porté par aucunes raisons ; il est donc dans la nature qu'il puisse se battre de sang-froid, il n'y a pas grand mérite à cela ; & il est également dans la nature qu'Acante qui est au désespoir de se voir enlever sa Maîtresse, se batte avec fureur, *je ne vois rien là d'un autre côté qui dégrade.* Il me paroit qu'en les peignant autrement, ç'eût été manquer la vérité du tableau.

Ajoutez à cela, que celui d'un bas poltron, (d'ailleurs assez peu agréable à la vue,) est un sujet rebattu, au lieu que je ne me souviens point que l'on nous ait encore crayonné l'esquisse que l'on risque ici, d'un homme en fureur, qui se bat contre quelqu'un de sang-froid.

LE

LE MARQUIS, (*l'interrompant.*)

C'est un soupçon jaloux,
Sur Isabelle & moi... la fureur le transporte....

CREMANTE, (*l'interrompant.*)

Isabelle ?... on suit donc mes ordres de la sorte ?

LE MARQUIS, (*du ton de la plaisanterie, en riant.*)

Se battre pour cela !.. Mais n'est-il pas exquis ?

CREMANTE.

Vîte qu'on fasse excuse à Monsieur le Marquis ;

ACANTE.

Moi ? Je ferois, Monsieur, excuse à qui m'offense.

CREMANTE.

N'importe, je le veux.

LE MARQUIS, (*d'un ton badin*)

Non, non, je l'en dispense,
Je n'humilirai point ce digne Chevalier
(*en riant.*)
Du beau sexe. — Il est rare ;... il est trop singulier.

SCENE IV.

CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

Mais perdez vous l'esprit ? avoir l'extravagance
De choquer un parent de cette conséquence ?
Vous faire étourdiment une affaire avec lui ?
Pour Isabelle encor,... à laquelle aujourd'hui
Vous devez renoncer ; & ne jamais prétendre ?

Il vous ſied bien ici de nous faire une eſclandre,
Pour une fille honnête, & qu'on va marier.

ACANTE, (*l'interrompant.*)

Juſte Ciel! Se peut il?...

CREMANTE, (*l'interrompant.*)

Pour quoi ſe récrier?
Oui, ſans doute, il ſe peut; c'eſt une affaire faite.
La fille en eſt d'accord, la mere le ſouhaite.

ACANTE.

Et ce ſera bien-tôt?

CREMANTE.

Ce ſera, que je croi;
Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CREMANTE.

A moi

ACANTE.

A vous?

CREMANTE.

A moi.

ACANTE.

Quoi! vous épouſer Iſabelle,
Vous diſiez qu'elle étoit bien moins riche que belle;
Vous blâmiez ce parti, que je trouvois ſi doux?

CREMANTE.

C'eſt que ce parti-là me convient mi eux qu'à vous.

ACANTE.

Vous oubliez ainſi la parole donnée?

CREMANTE.

Iſabelle, il eſt vrai, vous étoit deſtinée:
Jadis ſon pere & moi, comme amis dès long tems,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans:
S'il étoit revenu, vous auriez eu ſa fille;

Mais sa mort change enfin l'état de sa famille ;
Et pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré ; ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux ; vous aimez la dépense,
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance,
Sa mere maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien ;
Elle ne lui promet qu'une légere somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme,
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse ; & pour une jeune ame
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme :
C'est ce qui rend souvent le cœur effeminé.
Pour moi qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préferer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien plus juste enfin, que suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaye à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere ;
Mais enfin je suis libre, & de plus votre pere :
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu,
Et que je l'aye, ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi...,

CREMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle.
Elle est presque ma femme, & déja m'appartient;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.

SCENE V.

ISABELLE, CREMANTE. ACANTE

CREMANTE.

Vous quittez donc déja Madame votre mere?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrette affaire;
Champagne l'a conduit par le petit dégré,
Et l'on m'a fait sortir si-tôt qu'il est entré.

CREMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, Monsieur?

CREMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux?

CREMANTE.

Quel sujet! L'insolent veut médire de vous,
Il voudroit empêcher notre heureux mariage:
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que Monsieur, engagé comme il l'est,
Prenne en ce qui me touche encore quelque intérêt?

CREMANTE.

C'est malice ou dépit, mais vous m'êtes si chere..

ACANTE.

Si j'y prens intérêt, ce n'est que pour mon pere.

CREMANTE.

De quoi vous mêlez-vous ? Vous parlerez tantôt !
Pensez-vous mieux que moi sçavoir ce qu'il me faut ?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je désire....

ISABELLE.

Mais, Monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit dire ?

CREMANTE.

Je n'en veux rien sçavoir, & déja comme époux
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous....

ISABELLE.

Je mets au pis, Monsieur, toute sa médisance.
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, & qu'il sçut trop toucher ;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah ! si je n'avois point autre reproche à faire !

CREMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire,
Autrement ....

ACANTE.

Je me tais, mais si j'osois parler ;
Si vous sçaviez, Monsieur....

CREMANTE.

Quoi ! toujours nous troubler !
Vous pouvez là dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien Monsieur, qui nous déplaise.

CREMANTE.

Je lui défens de dire un seul mot contre vous ;
L'ingrat mérite assez déja votre courroux ;
Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non, laissez-le dire,
Ma haine encor n'est pas au point que je désire ;
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir,
Laissez-le enfin, Monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CREMANTE.

Plaît-il ?

ACANTE.

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

CREMANTE.

On ne vous parle pas. Pour la derniere fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, Monsieur.

CREMANTE.

J'entens qu'il considere
Sa belle-mere en vous.

ACANTE.

Elle ma belle-mere !

CREMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité ;
Il sçait bien à quel point il avoit sçû me plaire.

CREMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colere,
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui, l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CREMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant je confesse
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse,
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CREMANTE.

Ah! quel meurtre, bon Dieu, ç'auroit été pour
vous!
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée,
Vous n'auriez avec lui jamais pû rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai benir le choix qui nous engage.
Ah! si vous m'aviez vû dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce tems cent fois mieux que mon
fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieil-
lesse,
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissans, par des charmes si
doux.
Hum.

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CREMANTE, (*en toussant*)

Point, point, c'est une toux dont la cause m'est
douce,
C'est de transport, enfin c'est d'amour que je
tousse.
J'ai tant d'émotion....



SCENE VI.

CREMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, *(tirant Crémante par le bras.)*

MONSIEUR?

CREMANTE.

Haye.

CHAMPAGNE.

Excusez.
Est-ce à l'endroit?....

CREMANTE.

Lourdaut, si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CREMANTE.

J'y vais. Allez devant. Et vous?

ACANTE.

Je me retire;
N'en doutez point, Monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi
Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CREMANTE.

Bon soir.

SCENE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, (*revenant sur ses pas.*)

L'INGRATE encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti ?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée ?

Qui vous peut retenir ?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer ?

ACANTE.

Moi ? rien, je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi ! vous me fuyez donc avec un soin extrême ?

ISABELLE.

Moi ! point : c'est vous, Monsieur, qui me fuyez vous même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir ; au moins, je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous sçavez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc enfin être ma belle-mere ?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-pere ?

ACANTE.

Oz ! vous obéirez sans un effort bien grand ?

ISABELLE.

Cela vous eſt, je penſe, aſſez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuſte flâme
Qu'un indigne rival a ſurpris dans votre ame.
Le Marquis....

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur ſi bas,
Si lâche ?...

ACANTE.

Hé, quel moyen de ne le croire pas ?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'eſtime.
Suivez, Monſieur, ſuivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés,
Briſez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Puiſqu'il vous plaît enfin, trahiſſez ſans ſcrupule,
Ces ſermens ſi trompeurs, où je fus ſi crédule;
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été ſi doux;
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous;
Un cœur qui trop content de ſa premiere chaîne,
La voit rompre à regret, & n'en ſort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor, pour qui l'oſe trahir;
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuſer en parlant de la ſorte:
Hé bien, ingrate, hé bien, abuſez-moi, n'importe,
Trompez-moi, s'il ſe peut, l'abus m'en ſera doux,
Mon cœur même eſt tout prêt de s'entendre avec vous;

Mais faites que ce cœur dont je ne suis plus maître,
Soit si bien abusé, qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pû voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc ?

ACANTE.

Le Marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah ! c'est mal se défendre.
Eh ! justifiez vous, d'ailleurs ; ce billet doux
Au Marquis . . . .

ISABELLE, (*l'interrompant.*)

Vous sçavez qu'il n'étoit que pour vous.
Ingrat !

ACANTE.

N'avez-vous pas avoué le contraire ?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire ?
Croyez plûtôt Laurette.

ACANTE.

Hélas ! si je la croi,
Vous aimez le Marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pû me trahir de la sorte ?

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous ; pour l'avis que j'apporte ?

ISABELLE.

Perfide, te voilà !

ACANTE.

Fourbe !

ISABELLE.

Esprit dangereux !

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux ?

ISABELLE.

Toi qui nous a trahis !

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystere ;
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pû faire,
Mis le Marquis en jeu pour y mieux reussir ;
Mais qui vous a brouillé veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte !

LAURETTE.

Hé, pourquoi, je vous prie ?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie ?
N'est-ce pas mon devoir ?

ISABELLE.

Ton devoir ?

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait ?

Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mere.
Votre amant, par malheur, avoit trop sçû lui plaire,
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir;
Mais c'étoit ma maîtresse, & j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est point si grand que vous le faites,
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés,
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un & l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser & sa peine & la vôtre:
Mais il faut composer pour un avis si doux,
J'entens qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oui, dis.

LAURETTE.

J'entens qu'aussi Monsieur soit sans colere.
Contre l'ami Champagne.

ACANTE.

Oui, quoi qu'il ait pû faire;
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien;
Hâte notre bonheur, nous aurons soin tu tien;
Instruits-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous,
Pour venir assurer la mort de son époux,

Pour ses péchés, sans doute, & pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere !

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître: il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité :
De se faire connoître il a sçû se défendre,
Exprès pour la confondre, & pour la mieux surprendre.
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere & son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte ;
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire, il ne l'oseroit plus ;
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plûtôt veut voir votre hymenée.

ACANTE.

Se peut-il...

LAURETTE.

En transports ne perdez point de tems,
Venez trouver celui qui vous rendra contens,
Il brûle de vous voir, & lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joye.

FIN.

Pour ses péchés, sans doute, & pour sa honte
extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere !

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître : il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité :
De se faire connoître il a sçû se défendre,
Exprès pour la confondre, & pour la mieux surprendre.
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere & son
amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte ;
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire, il ne l'oseroit
plus ;
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plûtôt veut voir votre hymenée.

ACANTE.

Se peut-il...

LAURETTE.

En transports ne perdez point de tems,
Venez trouver celui qui vous rendra contens,
Il brûle de vous voir, & lui-même m'envoie....

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joye.

FIN.